



Anthelme Trimolet,  
*Le Laboratoire de mécanique du professeur Ennemond Eynard (1749-1837)*,  
 1836,  
 huile sur toile,  
 57 x 45,5 cm,  
 signé et daté (en bas à gauche) : « Trimolet / 1836 ».

# Anthelme Trimolet

(Lyon 1798 - 1866 Lyon)

*Le Laboratoire de mécanique  
 du professeur Ennemond Eynard (1749-1837)*

## Provenance :

Collection du professeur Ennemond Eynard (1749-1837).  
 Don du professeur Ennemond Eynard au lycée de La Martinière à Lyon.  
 Collection privée d'origine lyonnaise.  
 Haute-Loire, commerce d'art.

**A**nthelme Claude Honoré Trimolet, originaire de Lyon, est le fils d'un ancien dessinateur en broderie devenu soyeux. Il est formé par Pierre Révoil (1776-1842) à l'École impériale des beaux-arts de Lyon dès sa création en 1807. Trimolet remporte en 1812 la médaille d'argent en classe de bosse et il reçoit le Laurier d'Or en 1815. Il enseigne le dessin au Collège royal de sa ville natale de 1820 à 1830. L'artiste s'adonne à la lithographie, à la sculpture et à la peinture à l'huile. Il est l'auteur de portraits et de scènes de genre historiques dans le style troubadour de son maître Révoil, éminent représentant de la jeune école lyonnaise. Avec son épouse, Louise Agathe Edma Saunier,

issue d'une riche famille bourguignonne de propriétaires terriens, il cultive un goût prononcé pour la brocante, et notamment pour la Haute Époque, comme beaucoup d'amateurs lyonnais de son temps.

En 1817, peu après l'obtention du Laurier d'Or, et au retour d'un voyage à Paris, Trimolet entreprend la réalisation d'un tableau représentant l'intérieur de l'atelier de mécanique du professeur Eynard (ill. 1). Le sujet concorde parfaitement avec les centres d'intérêt de Trimolet, qui affirme lui-même : « Tous mes goûts me portaient aux travaux manuels et mécaniques ; et je n'étais jamais plus heureux que lorsque je voyais travailler, par exemple, des menuisiers, des serruriers, des ferblantiers, des tourneurs, etc. J'aurais voulu qu'ils me donnent la permission de me servir de leurs outils et de faire comme eux<sup>1</sup>. »

L'œuvre est commandée par monsieur Brun, restaurateur d'objets d'art, représenté debout à gauche. Vêtu d'un tablier de cuir et d'un gilet, appuyé

1. Aimé Vingtrinier, « Autobiographie artistique d'Anthelme Trimolet », *Revue du Lyonnais*, Nouvelle Série, t. 1, 1850, p. 40.



ill. 1 : Anthelme Trimolet,  
*Le Laboratoire de mécanique  
du professeur Ennemond Eynard*  
(1749-1837),  
vers 1817-1818 (Salon de 1819),  
huile sur toile,  
53,7 x 44 cm,  
Lyon, musée des Beaux-Arts.

contre un tour, il écoute d'une oreille attentive les explications de son maître, le professeur Eynard, qui manifesta son désir de faire également partie de la composition. Habillé à la mode de l'Ancien Régime, assis dans un fauteuil Louis XIII, le savant, vu de profil, porte ses lunettes en serre-tête et tient dans sa main un ouvrage. Trimolet s'attache à dépeindre avec la plus grande précision la collection de cet érudit, qui comprenait, selon la description faite

par un guide de voyage datant de 1826 : « tous les outils propres aux travaux sur tour et à la menuiserie, l'ébénisterie, la serrurerie, comme aussi les machines les plus curieuses de physique et de mathématiques<sup>2</sup> ». M. Dufournel a dressé la nomenclature de tous ces instruments (limes, tenailles, marteaux, cisailles, compas, équerres, pinces, étaux, scies, etc.), soigneusement mis en valeur par un éclairage à contre-jour.

2. Louis Michallet, « Ennemond Eynard (1749-1837). Le musée Ennemond Eynard à La Martinière », *Revue d'information du Comité Centre Presqu'île de Lyon*, n°15, 1989-1990, pp. 62-64.

Révoil engage Trimolet à envoyer son tableau à Paris. L'œuvre obtient un grand succès et vaut au peintre d'être décoré de la médaille d'or au Salon de 1819<sup>3</sup>. La critique est élogieuse : « Nous ne toucherons point à décrire ce prodige de vérité : tout ce que nous pourrions en dire n'en donnerait qu'une faible idée à qui ne l'a pas vu ; et qui l'a vu, trouverait que nous n'en disons jamais assez. Comment louer dignement un ouvrage où l'on croit voir la nature même à travers un verre qui rapetisse les objets ?<sup>4</sup> ». Le comte de Forbin, directeur des Musées royaux, propose à Trimolet de la part du duc de Berry d'acquiescer son tableau pour un prix avoisinant les 10 000 francs. Mais le professeur Eynard, propriétaire de l'œuvre, qui ne souhaite pas s'en dessaisir, offre à Trimolet une importante somme d'argent en dédommagement tout en lui promettant d'en faire don plus tard au musée de la ville de Lyon<sup>5</sup>.

Ennemond Eynard<sup>6</sup> (1749-1837) est issu d'une famille bourgeoise de Lyon. Il fréquente dans sa jeunesse la faculté de Montpellier, où il soutient une thèse en médecine, avant d'étudier à Paris sous la direction de divers maîtres réputés pour leur savoir. Il est agrégé en 1779 par le collège de médecins de Lyon.

3. *Explication des ouvrages de peinture, sculpture, architecture et gravure des artistes vivans, exposés au musée royal des arts, le 25 août 1819*, Paris, C. Baliard, 1819, p. 120 : « TRIMOLET, de Lyon. / 1088 – Intérieur d'un laboratoire de mécanicien dans lequel sont MM. Eymard et Brun, amateurs. »

4. *Semaine lyonnaise*, 1819.

5. Élisabeth Hardouin-Fugier, Étienne Grafe, *Portraitistes lyonnais (1800-1924)* (cat. exp., Lyon, musée des Beaux-Arts, juin-septembre 1986), Lyon, musée des Beaux-Arts, 1986.

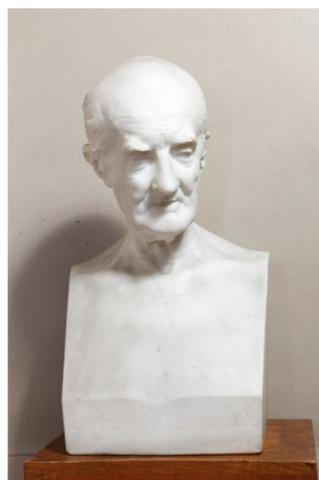
6. Ariste Potton, « Notice sur Ennemond Eynard », *Revue du Lyonnais*, vol. 5, 1837, pp. 464-477.

Eynard donne des cours d'anatomie, de chirurgie, d'obstétrique et de pharmacie jusqu'en 1785. Il renonce ensuite à la médecine pour se consacrer aux sciences physiques et aux mathématiques appliquées à l'industrie. La mécanique devient alors une véritable passion, dont il souhaite faire profiter l'industrie manufacturière et la classe ouvrière. Pendant la Révolution, il met au point et perfectionne, de concert avec Mollet, Gensoul et Raymond, ancien préparateur de chimie à Polytechnique, plusieurs inventions. Il tente de réunir un certain nombre de machines dans l'abbaye des dames de Saint-Pierre, transformée brièvement en conservatoire de sciences, arts et mécanique, en composant un important arsenal industriel. Mais le palais des arts est remanié en 1812-1813, et Eynard récupère alors les modèles de Philippe de Lasalle et les métiers de la collection de Grollier de Servières. Il est nommé membre de l'Académie des Sciences en 1804, président de l'Académie en 1813, avant de devenir secrétaire adjoint à la section des sciences entre 1812 et 1820. Toutes les questions industrielles lui paraissant dignes d'intérêt, il publie plusieurs mémoires et articles scientifiques. Il participe à la révolution inaugurée par Lavoisier, en jetant les bases de la chimie moderne. Nommé conseiller-administrateur de l'école de La Martinière à Lyon, fondée par Claude Martin, Eynard fixe sa demeure au milieu des enfants d'ouvriers, et fait don à l'école du riche cabinet industriel, conservatoire d'outils et de machines en tout genre, qu'il était parvenu à former

au cours de sa carrière. Il joint également à cette collection — l'une des plus grandes ressources qui aient jamais existé dans l'étude des arts mécaniques — le don du cabinet de physique de Charles-Henry Tabareau, polytechnicien et membre de l'Académie des Sciences de Lyon. En 1831, l'Académie de Lyon obtient pour Eynard la croix de la Légion d'honneur. Il est très sensible à cette distinction : « Aujourd'hui, octogénaire, je reçois de vous une faveur qui doit me faire oublier toutes les peines d'une longue vie, charmer, adoucir les moments de la vieillesse ». Cet homme au savoir encyclopédique, qui a pleinement adopté les idées nouvelles du siècle des Lumières, succombe en 1837, quelques jours après une chute fatale, dans sa quatre-vingt-huitième année. Ses traits nous sont parvenus grâce à la composition de Trimolet, exposée à nouveau à la mort du savant, au Salon de Lyon, sous le titre *L'Intérieur de l'atelier de feu M. Eynard*<sup>7</sup>, et par le biais d'un buste du sculpteur Legendre-Héral (1796-1851), qui se trouve actuellement dans le salon d'honneur de la Fondation Claude-Martin (ill. 2).

Le tableau, tantôt décrit comme *L'Atelier d'un mécanicien* ou *L'Intérieur du laboratoire de M. Eynard*, est toujours aujourd'hui conservé au musée des Beaux-Arts de Lyon. Notre toile est une réplique autographe réalisée par Trimolet en 1836, soit dix-huit ans après l'exécution de la première version. À la fin de sa carrière,

7. Dominique Dumas, Jacques Foucart, *Salons et expositions à Lyon, 1786-1918 : catalogue des exposants et listes de leurs œuvres*, vol. 3, p. 1259 : « 1837 – (E) Intérieur de l'atelier de feu M. Eynard. Ce tableau a été acheté par la ville pour le musée. MBA Lyon, Inv. A33 ».



ill. 2 : Jean-François Legendre-Héral, *Buste d'Ennemond Eynard*, 1835, marbre, H. 59 x P. 32 x P. 25 cm, signé (à gauche sur le côté) : « Legendre Héral » et daté : « 1835 », Lyon, lycée de La Martinière.

Eynard, qui souhaite créer un musée portant son nom au sein même de l'école de La Martinière, se voit proposer de faire réaliser une copie de son tableau, lui offrant ainsi l'opportunité d'avoir son image dans deux établissements publics. Trimolet raconte à ce sujet : « Je ne crus pas devoir refuser, malgré l'ennui extrême de se copier, dans la crainte de voir traduire mon ouvrage d'une manière ridicule par quelque jeune faiseur de pochades, qui laissant de côté la finesse d'exécution, lui aurait sorti tout le mérite. J'étais, d'ailleurs bien aise de montrer que mes yeux ni ma main n'avaient rien perdu de leurs facultés, dans l'espace de dix-huit ans, comme le prétendaient quelques personnes et je crois l'avoir prouvé dans cette circonstance<sup>8</sup> ».

8. Léonard Boitel, « Artistes lyonnais contemporains, M. ACH Trimolet », *Revue du Lyonnais*, I, 1850, pp. 122-123.

Jusqu'à aujourd'hui, certains auteurs comme Boitel<sup>9</sup> et Martin-Daussigny<sup>10</sup> estimaient que la toile exposée au musée des Beaux-Arts de Lyon était la réplique tardive, tandis que d'autres, comme Vingtrinier<sup>11</sup>, soutenaient que l'original était au musée des Beaux-Arts et la reproduction au musée de La Martinière. La redécouverte de notre tableau, signé et daté de 1836, apporte la réponse à cette question et vient confirmer la thèse de Vingtrinier. Le musée Eynard au lycée de La Martinière à Lyon, constitué de livres, de machines et d'instruments de la collection du savant, était installé au premier étage du site des Augustins, dans l'aile ouest du cloître dès 1833. Il était accessible aux seuls chefs d'atelier sur demande expresse. À l'heure actuelle, quelques machines et appareils techniques sont toujours présentés dans l'immeuble de la rue Hyppolite-Flandrin, et les vestiges de la collection du musée Eynard sont entreposés dans le grenier depuis les années 1970<sup>12</sup>. Cependant, les pièces les plus intéressantes ont été dispersées dans les années 1930. C'est sans doute à cette

9. *Idem*.

10. Edmé-Camille Martin-Daussigny, *Notice des tableaux exposés dans les galeries du musée de Lyon, au Palais des arts*, Lyon, A.L. Perrin et Marinet, 1877, pp. 65-66 : « TRIMOLET (Anthelme) : 202. Intérieur d'un atelier de Mécanicien. Ce tableau, dans lequel se trouve représenté le docteur Eynard donnant des avis à son élève Brun, devenu plus tard célèbre réparateur d'objets d'art, est une répétition, par Trimolet lui-même, de celui qui avait été donné par M. Eynard et retiré avec autorisation de M. le baron Rambaud, maire. Cette répétition, faite aux frais de la Ville, sous l'administration de M. le docteur Prunelle, maire, a été placée au Musée par son successeur, M. Christophe Martin en 1838. » Toile, haut. 0,55 c., larg. 0,44 c. »

11. Vingtrinier, *op. cit.*

12. Élisabeth Dandel, *Le Mobilier du lycée de La Martinière, site des Augustins* : <https://patrimoine.auvergnhonealpes.fr>

époque que notre tableau, originellement destiné au musée Eynard, quitta les cimaises du lycée de La Martinière.

L'observation de notre œuvre confirme les dires de Trimolet qui affirme dans ses Mémoires qu'il n'a rien perdu de ses facultés en dix-huit ans. Il tente même de se perfectionner en tâchant d'éviter, dans cette deuxième édition, « le trop noir de la première ». La composition de notre toile est rigoureusement identique à celle du tableau original, à deux infimes variantes près : le peintre supprime un outil situé juste au-dessus du visage de Monsieur Brun, sans doute pour des raisons de lisibilité, et le professeur Eynard arbore sur le col de sa veste un petit ruban rouge qui ne figurait pas sur la version de 1817-1818 : ce discret insigne n'est autre que la légion d'honneur, dont le protagoniste fut décoré en 1831, soit cinq ans avant l'exécution de notre réplique.

Le faire précis et les jeux francs de lumière de l'œuvre placent l'artiste dans une tradition nordique. Marqué profondément par la découverte des « peintres de la réalité » lors de son premier séjour à Paris en 1817, Trimolet prend l'habitude de restaurer lui-même les tableaux anciens de sa collection et réalise des copies des maîtres hollandais. Il tente d'atteindre « l'incroyable finesse » de Mieris et de Gérard Dou, afin d'assouvir son goût prononcé pour le fini et le porcelainé.

Sa formation académique et la tradition lyonnaise du rendu minutieux inspiré des cartons pour le textile tel que le pratiquait, dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle,

l'École gratuite de dessin, l'ont convaincu que l'art était surtout « le fini, condition du bon ». Même s'il écrit en 1836, dans un bref retour sur la technique révélateur de son tempérament cyclothymique : « La nature n'est pas polie, huilée, beurrée, noire, violette, plombée », il n'en reste pas moins fidèle, tout au long de sa carrière, aux maîtres flamands du XVII<sup>e</sup> siècle et désapprouve l'école moderne. Il souligne lui-même les contradictions de son temps, en rappelant que la facture porcelainée semble déjà démodée avec l'avènement du romantisme, alors que c'est cette même minutie que les amateurs réclament pour leur portrait ! Trimolet pratique occasionnellement la miniature sur ivoire, et il publie à la fin de sa vie des *Réflexions sur les matières employées par les peintres*, où il prône l'excellence de la facture héritée des procédés hollandais anciens. Un grand nombre de portraits du maître semblent être recouverts d'un émail intact, à l'instar de notre tableau.

La composition solennelle de *L'Intérieur de l'atelier de mécanique du professeur Eynard* tranche avec les représentations pittoresques d'échoppes visibles dans les Salons artistiques de la Restauration, comme le *Serrurier* de Jean-Antoine Laurent (ill. 3). Trimolet, qui retranscrit l'atmosphère studieuse et recueillie de l'atelier, surprend un entretien entre deux connaisseurs : le vieux professeur, dont le geste mesuré s'apparente à une bénédiction, entreprend un dialogue philosophique avec son élève attentif. Les outils rigoureusement classés et exposés, décrits avec un réalisme méticuleux et silencieux, côtoient des objets en



ill. 3 : Jean-Antoine Laurent, *Un serrurier cherche à faire mordre sa lime à un geai* [d'après La Fontaine, *Fables*, Livre VI], 1829, huile sur toile, 86 x 65 cm, Paris, musée du Louvre.

matériaux précieux comme la corne, l'ivoire et l'albâtre, et acquièrent ainsi noblesse et dignité. Le choix de ce thème insolite, exprimé dans une technique virtuose, a sans doute participé au succès populaire de cette composition, qui peut être considérée comme le manifeste de l'École lyonnaise, distinguée pour la première fois au Salon de 1819<sup>13</sup>.

*Amélie du Closel*

13. Voir à ce sujet : *Girodet face à Géricault ou la bataille romantique du Salon de 1819*, dir. Bruno Chenique (cat. exp., Montargis, musée Girodet, 12 octobre 2019-12 janvier 2020), Paris, Liénart, 2019 (à paraître le 24 octobre 2019).

